

# **LA DÉMOCRATIE PAR OPPOSITION *AU MELTING-POT***

HORACE M. KALLEN

## PREMIÈRE PARTIE

C'est, je crois, un éminent avocat qui, fort d'une expérience éprouvée des inégalités devant la loi, a déclaré que notre Déclaration d'indépendance était une collection de « clinquantes généralités »<sup>1</sup>. Pourtant, on ne peut pas dire que l'injure insinuée était méritée. Il n'y a guère lieu de douter que les messieurs tout aussi éminents qui ont signé cette synthèse ampoulée de la philosophie sociale et politique du XVIII<sup>e</sup> siècle aient pensé qu'ils souscrivaient à autre chose qu'à la morne et sobre vérité lorsqu'ils ont soutenu la doctrine selon laquelle Dieu avait créé tous les hommes égaux et les avait dotés de certains droits inaliénables, parmi lesquels la vie, la liberté et la recherche du bonheur. Que cette doctrine ne décrivait pas une condition, qu'elle contredisait même certaines conditions, que beaucoup de signataires possédaient d'autres hommes et les achetaient et les vendaient, que beaucoup étaient éminents par la naissance, beaucoup par la fortune, et quelques-uns seulement par le mérite, tout cela est admis. En effet, ils étaient conscients de ces inégalités; et ils auraient probablement combattu leur abolition. Mais ils ne les considéraient pas comme incompatibles avec la Déclaration d'indépendance. Car, pour eux, la Déclaration n'était ni une déclaration de principes abstraits ni un exercice de logique formelle. Elle était un instrument dans un conflit politique et économique, une arme d'attaque et de défense. L'essentiel de la doctrine des « droits naturels » a été formulé pour protéger les ordres sociaux contre l'essor de personnes agissant au nom de la doctrine du « droit divin » : sa fonction était de cautionner le refus de l'obéissance coutumière à la supériorité traditionnelle. Et telle était également la fonction de la Déclaration. De l'autre côté de nos eaux, en Angleterre, certaines puissances avaient revendiqué la reconnaissance de leur supériorité traditionnelle sur les colons d'Amérique. Les colons, par l'intermédiaire de leurs représentants, les signataires de la Déclaration, ont répondu qu'ils étaient aussi bons que leurs supérieurs traditionnels et que personne ne devait leur enlever les biens dont ils étaient propriétaires.

Aujourd'hui, les descendants des colons reformulent une déclaration d'indépendance. Une fois de plus, comme en 1776, les Américains d'origine britannique constatent que certains de leurs biens, que l'on peut regrouper sous le mot « américanité », sont en danger. C'est la situation que le livre de M. Ross<sup>2</sup>, comme beaucoup d'autres, décrit. Le danger vient, une fois de plus, d'une force de l'autre côté des eaux, mais cette force n'est pas considérée comme supérieure cette fois-ci, mais comme inférieure. Les relations de 1776 sont, par conséquent, inversées. Pour conserver les droits inaliénables des colons de 1776, il était nécessaire de déclarer tous les hommes égaux ; pour conserver les droits inaliénables de leurs descendants en 1914, il devient nécessaire de déclarer tous les hommes inégaux. En 1776, tous les hommes avaient autant de valeur que leurs supérieurs ; en 1914, les hommes sont définitivement pires que leurs supérieurs. « Une nation peut se demander », écrit M. Ross, « pourquoi s'embêter à élever des enfants ? Laissons-les périr dans l'utérus du temps. Les immigrants maintiendront la population. Un peuple qui n'a pas plus de respect pour ses ancêtres et pas plus de fierté de sa race que cela mérite l'extinction qui l'attend sûrement. »

## I.

Respect des ancêtres, fierté de la race ! Il fut un temps où ces idées auraient été répudiées comme ennemies de la démocratie, comme antithèse des principes fondamentaux de notre république, avec sa croyance qu'« un homme est un homme pour un autre ». Et maintenant, elles sont invoquées pour défendre la démocratie, contre le « *melting-pot* », par un protagoniste sociologue de l'« idée démocratique » ! On ne saurait dire à quel point leur invocation est consciente d'elle-même. Mais qu'elles aient inconsciemment coloré une grande partie de la pensée sociale et politique de ce pays depuis l'époque de Cincinnati me semble incontestable, et il est encore plus incontestable que cette expression consciente et explicite, apparemment soudaine, est l'effet d'une menace réellement ressentie. M. Ross, en un mot, n'est pas une voix isolée qui hurle dans le désert. Il ne fait qu'exprimer à haute

voix et dans son style particulier ce qui est ressenti et formulé partout où des Américains d'origine britannique se réunissent de façon délibérée. Il est la phase la plus récente de l'opération de ces forces dans l'histoire sociale et économique des États-Unis ; il est une voix et un instrument de ces forces. En tant que tel, il ne les a ni prises en compte ni observées, mais il a réagi en fonction d'elles à la situation sociale qui constitue le thème de son livre. La réaction est secondaire, la situation est secondaire. Seules les normes sont réellement premières et, peut-être, ultimes. Pour comprendre pleinement la place et la fonction de « l'ancien monde dans le nouveau », et l'attitude du « nouveau monde » envers l'ancien, il faut apprécier l'influence de ces normes primaires et ultimes sur tous les gens qui sont citoyens du pays.

## II.

En 1776, la masse des hommes blancs des colonies était en fait, les uns par rapport aux autres, plutôt libres et plutôt égaux. Je ne fais pas tant référence à l'absence de grandes différences de richesse qu'au fait que les Blancs étaient animés des mêmes sentiments. Ils possédaient une unité ethnique et culturelle ; ils étaient homogènes en termes d'ascendance et d'idéaux. Leur tradition de plus d'un siècle et demi en tant qu'Américains était en continuité avec leur tradition immémorialement plus ancienne de Britanniques. Jusqu'à ce que la querelle économico-politique avec la mère patrie éclate, ils ne se considéraient pas comme autre chose que comme des Anglais, partageant les dangers et les gloires de l'Angleterre. Quand la querelle arriva, ils se rappelèrent comment ils avaient quitté la mère patrie à la recherche de la liberté religieuse pour eux-mêmes ; comment ils avaient quitté les Pays-Bas, où ils avaient trouvé cette liberté, par peur de perdre leur identité ethnique et culturelle, et quelles épreuves ils avaient endurées pour conserver à la fois la liberté et l'identité. Ils y ont greffé cette liberté politique dont l'amour était peut-être inné, mais dont l'expression a été provoquée par la guerre économique avec les marchands d'Angleterre. Cette greffe n'était pas, bien sûr, consciente. La continuité s'est établie plutôt comme une humeur partagée que comme une idée

articulée. La situation économique n'était qu'une occasion, et non une cause. La cause résidait dans l'homogénéité des gens, leur communauté d'esprit et leur conscience de soi.

Or, il se trouve que la préservation et le développement de tout type de civilisation reposent sur ces deux conditions – la communauté d'esprit et la conscience de soi. Sans elles, l'art, la littérature – la culture sous toutes ses formes les plus nobles – sont impossibles; et l'Amérique coloniale avait une culture – principalement celle de la Nouvelle-Angleterre –, mais assez représentative de toute la vie britannico-américaine de l'époque. Sur le territoire de ce que nous appelons aujourd'hui les États-Unis, cette vie n'était cependant pas la seule vie. Des groupes de Français et d'Allemands animés de la même manière, en Louisiane et en Pennsylvanie, se considéraient comme les pairs culturels des Britanniques et, en raison de leur ascendance commune, de leur communauté d'esprit et de leur conscience de soi, ils ont conservé une grande partie de leur individualité et de leur autonomie spirituelle jusqu'à ce jour, même après des générations de contacts libres et mobiles et un siècle d'union politique avec les populations britanniques dominantes.

Au fil du temps, l'État, qui a commencé à exister avec la Déclaration d'indépendance, a pris possession de tous les États-Unis. Les Français et les Allemands de Louisiane et de Pennsylvanie sont restés chez eux, mais les descendants des colons britanniques ont parcouru le continent, laissant dans leur sillage de minuscules noyaux de population conscients d'eux-mêmes, et ont ainsi établi des normes ethniques et culturelles pour l'ensemble du pays. Si l'accroissement de ces colonies avait été proportionnel à l'unité de population comme il l'a été entre 1810 et 1820, on dénombrerait aujourd'hui plus de 100 millions d'Américains de souche britannique. Les habitants du pays sont effectivement plus de 100 millions, mais ils ne sont pas les enfants des colons et des pionniers; ce sont des immigrants et des enfants d'immigrants, et ils ne sont pas britanniques, mais de toutes les autres souches européennes.

En premier sont venus les Irlandais, qui faisaient partie intégrante de la société du Royaume-Uni, mais qui étaient ethniquement différents, de religion catholique, fuyant l'oppression économique et politique – et conscients d'eux-mêmes et en rébellion. Ils sont venus en quête de nourriture et de liberté, et de vengeance contre les oppresseurs d'autre part. Leur aire d'installation est principalement dans l'Est. Là-bas, ils n'ont pas été accueillis à bras ouverts. Historiquement seulement à moitié étrangers, leur apparition n'en a pas moins éveillé la peur et une opposition active. Leur diversité en religion était remarquable, leur politique grégaire perturbante. L'opposition organisée, religieuse, politique et sociale, a stimulé leur grégarité naturelle et l'a mise en action. Ils s'organisèrent à leur tour, religieusement et politiquement. Lentement, ils ont fait leur chemin, lentement, ils ont gagné en pouvoir, s'imposant de bien des façons comme des forces puissantes dans la vie de l'Amérique. M. Ross pense qu'ils ont encore à prouver leur vertu, mais il ne dit pas comment. Pour le sens commun du pays, ils constituent une unité ethnique approuvée de la population blanche américaine.

Après les Irlandais vint la grande masse des Allemands, assez différents en leur langage et coutumes, culturellement et économiquement bien mieux lotis que les Irlandais, et conscients d'eux-mêmes, aussi bien par l'oppression et l'aspiration politique que pour ces autres raisons. Ils se sont établis à l'intérieur des terres, sur une portion de territoire relativement continue qui s'étend de l'ouest de l'État de New York au Mississippi, de Buffalo à Minneapolis, et de Minneapolis à Saint-Louis. Sur le plan spirituel, ces Allemands étaient plus proches des colons américains que les Irlandais et, en effet, bien que la suspicion sociale les poursuivît également, ils étaient moins froidement accueillis et moins difficilement tolérés. Au fur et à mesure de leur avancée, des paysans de plus en plus nombreux les ont rejoints dans les noyaux occidentaux de population, de sorte qu'entre les Grands Lacs et la vallée du Mississippi, ils constituent le type ethnique dominant. Au-delà, dans le Minnesota, ce sont leurs proches voisins, les Scandinaves, qui dominent, et au-delà, dans les régions

montagneuses et minières, les Européens du centre, de l'est et du sud – Slaves de diverses souches, Magyars, Finlandais, Italiens. Au-delà des Rocheuses, coupée du reste du pays par cette barrière naturelle, une strate d'Américains d'ascendance britannique équilibre la mince strate de la côte atlantique; flanquée au sud par les Latins et des groupes épars d'Asiatiques, et au nord par les Scandinaves. La répartition de la population sur les deux côtes n'est pas différente; celle du littoral atlantique est seulement moins homogène. Là, les Canadiens français, les Irlandais, les Italiens, les Slaves et les Juifs alternent avec la population américaine et les uns avec les autres, tandis qu'à l'ouest, les Américains se trouvent entre les Italiens, les Asiatiques, les Allemands et les Scandinaves, et ils les entourent.

Actuellement, parmi tous ces immigrants, la plupart sont des paysans, largement analphabètes, vivant leur vie au poids du boxeur avant un combat (*fightingweight*), avec un minimum de nourriture et un maximum de labeur. M. Ross pense que leur venue en Amérique n'a pas été déterminée par un élan spirituel, mais seulement sous l'impulsion des agences de transport maritime à vapeur et mue par le besoin ou l'avidité économique. Aussi généralement vraie que soit cette opinion, elle ignore, curieusement, trois exceptions significatives et une exception notable. Les exceptions significatives sont les Polonais, les Finlandais, les Bohémiens – soit les nationalités slaves assujetties en général. La persécution politique, religieuse et culturelle joue un rôle non négligeable dans le mouvement de ces masses. L'exception notable est celle des Juifs. Les Juifs ont bien plus l'attitude des premiers colons que n'importe quel autre peuple, car, plus que tout autre groupe d'immigrants actuels, ils fuient les persécutions et les catastrophes, et sont en quête d'opportunités économiques, de la liberté de conscience et de droits civiques. Ils se sont installés principalement dans le Nord-Est, la ville de New York étant le centre de la plus grande concentration. Chez eux, comme chez les puritains, les Allemands de Pennsylvanie, les Français de Louisiane, la conscience de soi et la communauté d'esprit sont intenses et articulées. Mais ils diffèrent des peuples slaves assujettis en ce que ces derniers regardent en arrière et en avant vers

des patries réelles, même si elles sont asservies; les Juifs, dans leur majorité, ont jusqu'à présent considéré l'Amérique comme leur patrie.

En somme, lorsque nous considérons la partie de notre population qui s'est enracinée, nous constatons qu'elle n'a pas morcelé le pays en petites unités de groupes ethniques divers. Elle forme plutôt une série de bandes ou de couches de tailles diverses, se déplaçant d'est en ouest le long de l'axe central de peuplement, là où les villes sont les plus denses, c'est-à-dire de New York et Philadelphie, en passant par Chicago et Saint-Louis, jusqu'à San Francisco et Seattle. Le pointillé est absent même dans les villes, où la variété de la population est généralement plus grande. Il est probable que 90 % de cette population soit née à l'étranger ou soit de souche étrangère; pourtant, même dans ce cas, les villes sont des agrégations et non des unités. Largement divisée en sections habitées par les pauvres, cette division économique n'abolit pas la division ethnique, elle la croise seulement. Il y a de riches et de pauvres Little Italys, Little Irlands, Little Hungarys, Little Germanys, et de riches et de pauvres petits Ghettos. La vie urbaine commune, qui dépend de la communauté de vues, n'est pas intérieure, organisée et inévitable, mais extérieure, inarticulée et accessoire, une réaction au besoin d'amusement et au besoin de protection, et non l'expression d'une unité de tradition héritée, de mentalité et d'intérêt. La politique et l'éducation dans nos villes présentent donc le phénomène des compromis éthiques qui n'est pas inconnu en Autriche-Hongrie; concessions et appels au « vote irlandais », au « vote juif », au « vote allemand »; comités scolaires de compromis où les membres représentent chaque faction ethnique, jusqu'à ce que, comme à Boston, un groupe devienne assez fort pour dominer toute la situation.

Au sud de la ligne de Mason et Dixon, les villes présentent une plus grande homogénéité. En dehors de certaines régions du Texas, les descendants de la race blanche autochtone, souvent dégénérés et arriérés, prédominent parmi les Blancs, mais les Blancs dans leur ensemble constituent une proportion relativement faible de la population. Ils vivent parmi neuf millions de Noirs, dont le mode de vie

propre tend, par son ampleur numérique, à normaliser l'« esprit » du Sud prolétaire dans la parole, les manières et les autres valeurs de l'organisation sociale.

### III.

Tous les immigrants et leur progéniture sont en passe de devenir « américanisés », s'ils restent à un quelconque endroit du pays suffisamment longtemps – disons six ou sept ans environ. La notion générale d'« américanisation » semble désigner l'adoption de la langue anglaise, des vêtements américains et des manières américaines, de l'attitude américaine en politique. Elle évoque la fusion des différents sangs et la transmutation, par « le miracle de l'assimilation », des Juifs, des Slaves, des Polonais, des Français, des Allemands, des Hindous, des Scandinaves en des êtres semblables, par leur arrière-plan, leur tradition, leur perspective et leur esprit, aux descendants des colons britanniques, soit la souche anglo-saxonne. En gros, les éléments de l'américanité sont quelque peu externes, l'effet de l'environnement ; et largement internes, l'effet de l'hérédité. Notre individualisme économique, notre politique traditionnelle de *laisser-faire*, est en grande partie l'effet de l'environnement : lorsque la nature offre plus de richesses qu'il n'en faut, il n'y a nul besoin immédiat d'en régler la distribution. La pauvreté et le chômage qui existent parmi nous sont le résultat d'une gestion sociale peu qualifiée et gaspilleuse, et non d'une réelle stérilité naturelle. Et jusqu'à ce que la disparité entre nos ressources économiques et notre population s'égale, de sorte que le pays atteigne un équilibre économique approximatif, il en sera toujours ainsi. Notre optimisme et nos autres vertus « pionnières » vont de pair avec notre individualisme : ce sont de simples réactions à nos richesses naturelles inexploitées et, en tant que telles, des états d'esprit qui caractérisent toutes les sociétés dans lesquelles le rapport entre population et ressources est similaire. La prédominance de la « nouvelle liberté » sur le « nouveau nationalisme » est une puissante expression politique de ce rapport, et la préoccupation écrasante de ces deux nouveautés pour la situation économique plutôt que pour la

culture ou l'esprit en est une encore plus forte. Que ces dernières nouveautés justifient ou condamnent à elles seules telle ou telle condition ou programme économique est un lieu commun : « C'est à leurs fruits que vous connaîtrez les sols et les racines. »

Dans ce cas, les fruits sont ceux de la Nouvelle-Angleterre. Éliminez de notre liste Whittier, Longfellow, Lowell, Hawthorne, Emerson, Howells, et que nous reste-t-il ? Il reste Poe et Whitman, et le mysticisme nécromantique du premier n'est qu'une version malade du mysticisme naturaliste du second, tandis que l'humeur générale des deux est celle d'Emerson, qui exprime à sa manière le point culminant de ce mouvement mystique qui va de la conscience agonisante de la Nouvelle-Angleterre coloniale et puritaine – à laquelle Hawthorne donne sa voix – à une assurance sereine et optimiste. En religion, cet esprit de non-conformisme de la Nouvelle-Angleterre puritaine culmine de la même manière : dans la Science chrétienne, lorsqu'il est superstitieux et magique ; dans l'Unitarisme, lorsqu'il est rationaliste ; dans les deux cas, face à l'individualisme personnel, il y a l'unité cosmique. Pour la Nouvelle-Angleterre, les intérêts religieux, politiques et littéraires sont restés coordonnés et indivisibles ; et la Nouvelle-Angleterre a donné le ton et établi les normes pour le reste de l'État américain. À l'exception des tout premiers écrivains politiques, le « solide Sud » reste inexprimé, tandis que la marche des pionniers à travers le continent est marquée de façon permanente par Mark Twain pour le Middle West, et par Bret Harte pour le versant Pacifique. Ces deux hommes portent quelque chose du ton et de l'esprit de la Nouvelle-Angleterre, et, avec, la « grande tradition » de l'Amérique, l'Amérique des « Anglo-Saxons », prend fin. Il ne reste rien de grand ou de significatif qui n'ait pas été exprimé, et aucun écrivain non mentionné qui soit aussi complètement représentatif que ceux que l'on vient de citer.

La toile de fond, la tradition, l'esprit et les perspectives de l'ensemble de l'Amérique des « Anglo-Saxons » trouvent donc leur expression spirituelle dans l'école de la Nouvelle-Angleterre, chez Poe, Whitman, Mark Twain, Bret Harte. Ils réalisent un individu qui est passé de la

conscience malheureuse à la conscience optimiste, une personne aux vertus solides et rustiques, tempérées par la certitude mystique de son destin, de son élection, donc toujours prête à prendre des risques et à affronter les dangers. De l'agonie d'Arthur Dimmesdale à l'arrogante ascension industrielle et sociale de Silas Lapham, de la gentillesse irresponsable de Huck Finn à la « chance de Roaring Camp »<sup>3</sup>, le mouvement est le même, bien qu'à des niveaux sociaux différents. Dans les régions célestes, son corollaire est le passage du Dieu de Jonathan Edwards à l'*Oversoul* d'Emerson et à la Divinité de Mrs Eddy<sup>4</sup>. Il se résume dans le représentant contemporain de l'Américain « moyen » de souche britannique – un individualiste, anglophone, désireux de s'entendre, aimable, bon voisin, pas trop scrupuleux en affaires, indulgent pour ses femmes, dévoué avec optimisme au laisser-faire en économie et en politique, très respectable dans la vie privée, tendant au libéralisme et au mysticisme en religion, et mû, lorsque ses intérêts économiques ne sont pas affectés, par des formules plutôt que par des idées. Il incarne l'aristocratie de l'Amérique. C'est parmi ses semblables que sont recrutés les principaux protagonistes de la politique, de la religion, de l'art et du savoir. Il constitue, en tant qu'héritier de la plus ancienne tradition économique et spirituelle *enracinée* de l'homme blanc en Amérique, la mesure et la norme de l'américanité que le nouveau venu doit atteindre.

Toutes choses égales par ailleurs, une société démocratique qui devrait être la réalisation des postulats de la Déclaration d'indépendance, à supposer qu'ils soient vrais, serait une société de nivellement où toutes les personnes deviennent semblables, soit sur le plan le plus bas, soit sur le plan le plus élevé. Le résultat des libres contacts sociaux devrait, selon les lois de l'imitation, établir l'« égalité » sur le plan le plus élevé ; car l'imitation s'effectue du plus haut vers le plus bas, de sorte que la coupe d'une robe de Paris à 1 000 dollars est imitée dans les grands magasins à 17,50 dollars, et que le jeu des riches devient le vice des pauvres. Ce processus de nivellement par l'imitation est facilité par la soi-disant « standardisation » des biens. À l'heure du prêt-à-porter, des marchandises manufacturées à la chaîne, des chambres

froides, il est presque impossible que la masse des habitants de ce pays ne porte pas des vêtements uniformes, n'utilise pas des meubles ou des ustensiles uniformes, ou ne mange pas autre chose que le même type de nourriture. En ces jours de transport rapide et de mobilité industrielle, il doit sembler impossible qu'une quelconque stratification de la population puisse être permanente. Presque personne ne semble être né là où il vit, ou vivre là où il est né. Les vacillements de l'offre et de la demande dans l'industrie et le commerce maintiennent de grandes masses de population en constante mobilité, de sorte que l'on ne peut plus dire que beaucoup de gens ont un foyer. Cette mobilité renforce l'usage de l'anglais – car une *lingua franca*, intelligible partout, devient indispensable – par les immigrants. Et les idéaux que l'on sent appartenir à la langue tendent à se « standardiser », à se répandre, à s'uniformiser, grâce aux dispositifs du télégraphe et du téléphone, à la syndication de la « littérature », au journal bon marché et au roman bon marché, au circuit du vaudeville, au « cinéma » et au *star-system*. De façon encore plus significative, la mobilité conduit à la proximité des différentes souches, favorisant ainsi les mariages mixtes et laissant présager l'avènement d'une nouvelle « race américaine » – un mélange d'au moins toutes les souches européennes (car il semble y avoir une certaine divergence d'opinions au sujet de savoir si les Noirs devraient constituer un élément de ce mélange) en un être nouveau et meilleur dont les qualités et les idéaux seront ceux de l'Américain contemporain d'ascendance britannique. En dehors de l'impulsion non-intentionnelle vers ce but, dans les conditions que je viens d'énumérer, il existe l'instrument spécialement conçu à cet effet que nous appelons l'école publique – et dans une certaine mesure l'université d'État. Le témoignage biographique de Jacob Riis, de Steiner et de Mary Antin – un Danois et deux Juifs, mariés entre eux, assimilés dans la religion même, et ayant plus excessivement conscience de leur américanité que les Américains eux-mêmes – montre que cet objectif est atteint. Et un autre Juif, M. Israel Zangwill, de Londres, le promulgue avec profit comme principe et comme aspiration, avec l'approbation admirative du public américain, sous le titre « le *melting-pot* ».

## IV.

Tout cela ne constitue cependant pas un fait, parce qu'il s'agit d'un espoir ; la biographie d'un individu, en particulier d'un individu littéraire, n'est pas non plus l'histoire d'un groupe. Les Riis, les Steiner et les Antin en font trop, ils sont trop conscients d'eux-mêmes et égocentriques, leur « américanisation » apparaît trop comme un exploit, un tour de force, et trop peu comme une croissance. Quant à Zangwill, au mieux, il est l'inverse de Dickens, au pire, c'est un Juif qui fait un plaidoyer de circonstance. C'est le travail des écrivains américanisés qui est vraiment significatif, et dans ce travail on sent, sous l'excellente écriture, un dualisme et l'effort pour le surmonter. Le même dualisme se manifeste sous des formes différentes chez les Américains, et la volonté de le surmonter semble encore plus forte. Le parti Know-Nothing en a été l'une des premières expressions ; l'organisation, dans les années 1880, des sociétés patriotiques – les Sons et les Daughters of the American Revolution, plus tard les Colonial Dames, et ainsi de suite – en a été une autre. Depuis la guerre avec l'Espagne, elle s'est manifestée dans la croissance continue, bien qu'inégale, de la conscience politique, d'abord sous la forme d'une propagande des magazines d'investigation (*muckraking*), ensuite d'une attaque à l'échelle nationale contre la corruption de la politique par la ploutocratie, enfin sous la forme du parti progressiste, tout à fait respectable et évangélique, avec son slogan « Droits de l'homme contre droits de propriété ».

Dans ce processus, cependant, l'Américain non-britannique ou l'immigrant continental n'a pas été un protagoniste fondamental. Il a été une occasion plutôt qu'une force. Le facteur causal a été « américain ». Considérez le personnel et l'histoire du parti progressiste à titre de démonstration : il est composé en grande partie de groupes d'experts professionnels et de la classe moyenne « solide » et « supérieure » ; en tant qu'esprit, il a survécu au Kansas, qui, par un accident historique, se trouve être le seul État du Middle West à être majoritairement Yankee ; en tant que parti victorieux, il a survécu en Californie,

l'un des rares États dont la population est remarquablement « américaine ». Ce qui est significatif en ce cas, comme dans toute autre forme de conscience politique, c'est qu'il s'agit d'une réponse à un sentiment que « quelque chose ne tourne pas rond », et naturellement l'attention cherche la cause, avant tout, à l'extérieur de soi, et non à l'intérieur. D'où l'intérêt pour la reconstruction économique-politique. Mais le désajustement dans cette région est en réalité extérieur. Et la conscience politique cherche, par un simple changement de la condition extérieure, à abolir une disparité intérieure. Les « droits de l'homme contre les droits de propriété » ne sont que la version moderne de la Déclaration d'indépendance, qui part toujours du principe que les hommes ne sont que des hommes, semblables à des billes et destinés sous l'uniformité des conditions à l'uniformité d'esprit. Le cours de notre histoire économique depuis la guerre de Sécession montre assez bien combien étaient judicieuses, toutes choses égales par ailleurs, les généralisations de Marx concernant la tendance du capital à se concentrer entre les mains de quelques-uns. L'attention s'est donc portée de plus en plus sur l'égalisation de la répartition des richesses – pas de manière socialiste, bien sûr. Et cela abolirait vraiment le dualisme si le dualisme économique des riches et des pauvres était le dualisme fondamental. Mais il se trouve qu'il ne l'est tout simplement pas.

L'Américain anglo-saxon, qui constitue la classe économique supérieure, n'aurait guère réagi à la disparité économique comme il l'a fait si celle-ci avait été la seule disparité en jeu. En fait, c'est la disparité ethnique qui le dérange. Son activité d'entrepreneur a encombré nos villes de travailleurs de plus en plus bon marché, de souche continentale [*i.e.* non-anglaise], tous consacrés à la machine industrielle, et des villes comme Gary, Lawrence, Chicago, Pittsburgh, sont devenues des camps industriels de mercenaires étrangers. Ses initiatives ont donné naissance aux terribles autocraties de Pullman et de Lead, dans le Dakota du Nord. Elles ont créé une masse de 5 000 000 travailleurs occasionnels, et de 1 500 000 enfants travailleurs (ces derniers principalement dans le Sud, où le Blanc purement « américain » prédomine). Ils ont fait tout cela parce que l'avidité de l'entrepreneur

a chassé la main-d'œuvre à forte exigence par une main-d'œuvre moins chère, créant le problème inutile du chômage. En toutes choses, l'avidité a fixé la norme, de sorte que l'idéal du peuple est de s'enrichir, de vivre et de penser comme les riches, de subordonner le gouvernement au service de la richesse, rendant le gouvernement réel « invisible ». Par contre, cela a généré une « agitation syndicale », l'Industrial Workers of the World<sup>5</sup>, la guerre civile au Colorado<sup>6</sup>.

Parce que la grande majorité des travailleurs est d'ascendance continentale et non britannique, et parce qu'ils sont les derniers arrivés, M. Ross les rend responsables de cette perversion de notre vie publique et de nos idéaux sociaux. Ignorant les fermiers dégénérés de la Nouvelle-Angleterre, les « Blancs pauvres » du Sud, les Noirs, il craint les effets anthropologiques et économiques de la « fusion » de ces Européens continentaux, Slaves, Italiens et Juifs, avec la souche native, et se montre inquiet du sort des institutions américaines entre leurs mains. Rien ne pourrait mieux illustrer le fait que le dualisme en cause est principalement ethnique et non économique. Sous la politique du laisser-faire, le processus économique aurait été le même, quelle que soit la race des riches, et quelle que soit la race des pauvres. Seul un préjugé racial, primitif, spontané et inconscient, aurait pu amener un économiste de formation à ignorer le fait si évident que, dans une société industrielle capitaliste, le travail est inutile et impuissant sans capital ; et que, par conséquent, les dangers externes de l'immigration résident dans l'avidité du capitaliste et dans l'indifférence du gouvernement. La restriction de l'immigration ne peut naturellement réussir qu'avec la restriction de la cupidité de l'entrepreneur, qui en est la cause. Mais l'abolition de l'immigration et la restauration de la suprématie des « droits de l'homme » sur les « droits de propriété » n'aboliront pas le dualisme ethnique fondamental ; elles risquent même de l'aggraver.

La raison en est évidente. Cette communauté d'esprit en vertu de quoi les hommes sont, autant que possible, « libres et égaux » n'est pas d'abord le résultat d'un ensemble constant de conditions extérieures.

Sa cause première est une similarité intrinsèque qui, pour l'Amérique, a ses racines dans l'unité ethnique et culturelle dont nos institutions fondamentales sont l'expression la plus durable. Des environnements similaires, des professions similaires, génèrent, bien sûr, des similarités : « Américain » est un adjectif commun appliqué aux Anglo-Saxons, Irlandais, Juifs, Allemands, Italiens, et ainsi de suite. Mais il s'agit d'une similarité de lieu et d'institution, acquise, non héritée, et donc non transmise. Chaque génération doit, en fait, s'« américaniser » à nouveau et, de surcroît, la nature héritée a une façon de réorienter l'acquis (*nurture*), ce dont nos écoles publiques ne donnent que trop de preuves. Si les habitants des États-Unis sont stratifiés économiquement en « riches » et « pauvres », ils sont stratifiés ethniquement en Allemands, Scandinaves, Juifs, Irlandais, et bien que les deux stratifications se croisent plus fréquemment qu'elles ne coïncident, elles interfèrent entre elles beaucoup moins qu'on ne l'espère. L'histoire de l'« Internationale » au cours des dernières années, la débâcle actuelle en Europe, montrent à quel point la « conscience de classe » modifie peu la conscience nationale. Pour la nationalité dominante en Amérique, la nationalité, au sens européen du terme, n'avait aucune signification ; car elle avait fixé les normes du pays et assimilé les autres à elle-même. Maintenant que le processus semble se ralentir, elle se trouve confrontée au problème de la nationalité, tout comme les Irlandais, les Polonais, les Bohémiens, les Tchèques et les autres nationalités opprimées en Europe. « Nous sommes submergés », écrit un grand homme de lettres américain, qui a mieux que quiconque interprété l'esprit américain dans le monde, « nous sommes submergés par une conquête si complète que notre nom même signifie autre chose que nous-mêmes... Face à ce que nous avons été, je me sens comme je pense qu'un Indien devait se sentir. »

Le fait est que la similarité de classe ne repose sur aucune condition externe inévitable, alors que la similarité de nationalité est inévitablement intrinsèque. C'est pourquoi les pauvres de deux peuples différents tendent à être moins semblables que les pauvres et les riches des mêmes peuples. Au fond, aucun être humain, même à l'« état

de nature», n'est une simple unité d'action mathématique comme l'« homme économique ». Derrière lui, dans le temps, et prodigieusement en lui, en qualité, se trouvent ses ancêtres ; autour de lui, dans l'espace, se trouvent ses parents et ses proches, qui remontent avec lui à une ascendance commune plus lointaine. C'est en eux qu'il vit, se meut et a son être. Ils constituent sa *natio*, littéralement, et en Europe, chaque pouce de son environnement non humain porte les effets de leur action et en respire l'esprit. L'Amérique où il arrive, à côté de l'Europe, est une nature vierge et inviolée ; elle ne le guide pas avec des blasons ancestraux ; extérieurement, il est coupé du passé. Il n'en est pas de même à l'intérieur : quoi qu'il change par ailleurs, il ne peut changer son grand-père. De plus, il vient rarement seul ; il vient accompagné de ses compatriotes ; et il ne vient pas chez des étrangers, mais chez des parents et des amis qui l'ont précédé. S'il est capable d'exceller, il parvient rapidement à s'établir dans une localité. Là, il rencontre l'Amérindien pour qui il est un Hollandais, un Français, un espingouin, un rital, un métèque, un polack ou un youpin, et il rencontre ces autres qui ne lui ressemblent pas et qui le traitent comme une créature inférieure et excentrique. Alors, même s'il s'agit du paysan le plus grossier et le plus primitif, jusqu'ici totalement inconscient de sa nationalité, de sa différence catégorique avec les autres hommes, il vient inévitablement à en prendre conscience. Ainsi, dans nos villes industrielles et surpeuplées où les contacts entre les nationalités immigrées sont réels et importants, le premier effet semble être une intensification des dissemblances spirituelles, intensification qui se fait toujours au détriment des dissemblables<sup>7</sup>.

La deuxième génération, par conséquent, se consacre fébrilement à atteindre la similarité. L'ancienne tradition sociale est perdue par attrition ou rejetée par avantage. Les plus infimes éléments extérieurs de la nouvelle tradition sont acquis – par l'intermédiaire de l'école publique. Mais telle que l'école publique la transmet, ou telle que l'établissement la transmet, ce n'est pas vraiment une vie, c'est une abstraction, un arrangement de mots : en tant que fait historique, comme idéal démocratique de vie, elle n'est pas du tout réalisée. Dans le meilleur et

dans le pire des cas – maintenant que les capitaines d'industrie commencent à s'inquiéter du gâchis qu'ils ont produit et que la « formation professionnelle » fait partie du programme d'enseignement – l'Américain potentiel apprend un métier, acquérant à son âge le plus impressionnable l'habitude d'être un rouage de la machine industrielle. Et cela il l'apprend, de surcroît, auprès des fils et des filles des immigrants précédents, eux-mêmes essentiellement sans instruction et presque illettrés, avec la spontanéité et la puissance d'enseignement qu'ils ont fait disparaître dans les écoles « normales » par l'application de cette pression à l'« efficacité » formaliste appelée pédagogie.

Mais la vie, l'expression des émotions et la réalisation des désirs, le futur Américain l'apprend de la presse à scandale, qui s'est donnée pour tâche explicite de séduire ses capacités. Il apprend la richesse, le luxe, les extravagances et les immoralités de certaines personnes riches. Il apprend à vouloir être comme eux. Comme cela est impossible à la masse, leurs amusements deviennent ses crimes ou ses vices. Ou supposons qu'il soit assez fort pour passer du prolétariat à la classe moyenne, pour atteindre la compétence économique et la respectabilité sociale. Il reste toujours le Slave, le Juif, l'Allemand ou l'Irlandais, citoyen du Commonwealth américain. Là encore, dans la masse, ni lui, ni ses enfants, ni les enfants de ses enfants ne perdent leur individualité ethnique. Car le mariage est déterminé par la sélection sexuelle et par la proximité, et plus la ville est grande, moins les mariages mixtes sont probables. Bien que le nombre brut de ces mariages soit plus élevé qu'il y a cinquante ans, les proportions relatives, en termes d'unités de population variées, tendent, je pense, à être nettement inférieures. Comme la stratification des villes fait écho et souligne la stratification du pays dans son ensemble, la probabilité d'une nouvelle race « américaine » est assez éloignée, et la crainte de son advenue sans objet. Mais la possibilité d'une universalisation de l'intériorité de l'ancienne vie américaine est tout aussi éloignée. Seuls les éléments extérieurs réussissent à se transmettre.

Il a fallu plus de deux cents ans de vie sédentaire en un même lieu pour que l'école de la Nouvelle-Angleterre émerge, et elle a émergé dans une communauté où la convergence de vues était très forte, et où l'ensemble du groupe ethnique accomplissait toutes les tâches, économiques et sociales, que la communauté requérait. Comment faire lorsque les groupes ethniques et industriels coïncident ? Car il existe dans ce pays une tendance marquée à ce que la stratification industrielle et sociale suive les lignes de partage ethniques. Les premiers venus dans le pays constituent son aristocratie, ils sont ses principaux protagonistes de la fierté du sang aussi bien que de la fierté de soi, ils sont ses formateurs et ses leaders d'opinion, ils sont les fixateurs des standards de sa culture. La primauté de l'antériorité chronologique leur a donné la primauté du statut, comme tous les « premiers-nés », de sorte que ce que nous appelons la tradition et l'esprit de l'Amérique est leur propriété. Les éléments non britanniques de la population sont pratiquement sans voix, mais ils sont massifs, des « hordes barbares », si vous voulez, et l'effet, l'effet inconscient et spontané de leur pression, a été de renvoyer l'Anglo-Américain à ses ancêtres et à ses idéaux ancestraux. Cela a pris deux formes : (1) les sociétés « patriotiques » – pas, bien sûr, la Cincinnati ou la Artillery company, mais celles qui ont surgi avec les grandes migrations, les Sons and Daughters of the American Revolution, les Colonial Dames<sup>8</sup> ; et (2) les organisations claniques ou tribales spécifiques composées de familles remontant à la même ascendance coloniale – les sociétés des descendants de John Alden, etc. L'ancienne haine de l'Angleterre a complètement disparu. Partout où cela est possible, la lignée ancestrale est retracée par-delà les flots et jusqu'en Angleterre ; les vieilles maisons ancestrales sont achetées ; et celles des ancêtres des héros nationaux comme John Harvard ou George Washington sont transformées en sanctuaires. L'opinion publique met de plus en plus l'accent sur l'unité du patrimoine anglais et américain – les intérêts communs des nations « anglo-saxonnes » et de la civilisation « anglo-saxonne », l'unité de la tradition politique, littéraire et sociale. Si tout cela ne constitue pas un retour à la conscience de la nationalité ethnique, qu'est-ce donc ?

Suivent, selon l'estimation générale, les Allemands et les Irlandais, les Juifs venant juste après, bien que la position de ces derniers comporte quelques anomalies. Viennent alors les Slaves, les Italiens et les autres Européens du centre et du sud, et enfin les Asiatiques. Les Allemands, comme le souligne M. Ross, ont largement le monopole de la brasserie, de la boulangerie et de l'ébénisterie. Les Irlandais ne brillent dans aucune industrie particulière, à moins qu'il ne s'agisse de celles que pratiquent les municipalités et les corporations de service public. Les Juifs se massent dans les industries du vêtement, dans la fabrication du tabac et dans les « professions libérales ». Les Scandinaves semblent être au même niveau que les Juifs dans l'estimation générale, et en hausse. Ce sont des fermiers, pour la plupart, et des hommes d'extérieur. Les Slaves sont des mineurs, des métallurgistes et des conditionneurs. Les Italiens ont tendance à tomber avec les Noirs dans la « brigade des pioches et des pelles ». Une telle stratification industrielle et sociale à l'échelle d'un pays et d'une ville n'est pas plus susceptible que la stratification géographique et sectionnelle de faciliter l'avènement de la « race américaine » ! Et comme notre action politique et « réformatrice » s'attaque aux symptômes plutôt qu'aux causes fondamentales, la stratification, à mesure que le pays se dirige vers l'équilibre inévitable entre richesse et population, aura tendance à devenir plus rigide plutôt que moins rigide. Jusqu'à présent, seule la pression de l'immigration a empêché les strates de se durcir. Si on l'élimine, on se dirige peut-être vers un système de castes fondé sur la diversité ethnique et seulement atténué à un degré négligeable par les différences économiques.

## SECONDE PARTIE

### V.

L'ensemble des forces pour et contre cette communauté d'esprit (*likemindness*) qui est la substance et l'essence de la nationalité s'aligne comme suit : en sa faveur, il y a l'imitation sociale des classes supérieures par les classes inférieures, la facilité des communications, les

passé-temps nationaux que sont le baseball et le cinéma, la mobilité de la population, le faible coût de l'imprimerie et les écoles publiques. Contre elle, il y a d'abord les différences ethniques primaires de la population, sa stratification sur une énorme étendue de pays, sa stratification industrielle et économique. Nous sommes un pays anglophone, mais pas de façon intime et inévitable, comme la Nouvelle-Zélande et l'Australie, ou même le Canada. L'anglais est pour nous ce que le latin était pour les provinces romaines et pour le Moyen Âge – la langue de la classe supérieure et dominante, le véhicule et le symbole de la culture : pour la masse de notre population, c'est une sorte d'espéranto, une *lingua franca* nécessaire, mais moins dans les contacts spirituels que dans les contacts économiques de la vie quotidienne. Cette masse est composée de gens simples, de paysans – le matériau de base prolétarien de toutes les formes de civilisation. M. Ross affirme que leur « paysanisme »<sup>9</sup> menace la vie américaine. Leur conscience de soi en tant que groupes est relativement faible. C'est un facteur qui favorise leur « assimilation », car plus un groupe est cultivé, plus il est conscient de son individualité, et moins il est disposé à abandonner cette individualité. Il suffit de penser aux puritains eux-mêmes, qui ont quitté les Pays-Bas par crainte d'être absorbés par la population néerlandaise ; aux Créoles et aux Allemands de Pennsylvanie de ce pays, ou aux Juifs, où qu'ils soient. Dans son jugement sur l'assimilabilité de diverses souches, M. Ross néglige complètement ce point important, probablement parce que son attention est fixée sur les contrastes existants plutôt que sur les similitudes potentielles. Les paysans, par contre, n'ayant pas grand-chose à céder en s'appropriant une nouvelle culture, ne ressentent aucune rupture nécessaire et trouvent la transition facile. C'est le choc de la confrontation avec d'autres groupes ethniques et le sentiment d'aliénation qui génèrent en eux une conscience de soi plus intense, qui milite ensuite contre l'américanisation dans l'esprit en renforçant les deux facteurs auxquels l'expression spirituelle du prolétaire a été largement confinée. Ces facteurs sont la langue et la religion. La religion n'est, bien sûr, pas plus un universel que la langue. L'histoire

du christianisme montre assez clairement comment la religion est modifiée, voire inversée, par la race, le lieu et le temps.

Elle devient un principe de séparation, souvent le seul dépositaire de l'esprit national, presque toujours le conservateur de la langue nationale et de la tradition qui se transmet avec la langue aux générations suivantes. Ainsi, parmi les immigrants, la religion et la langue tendent à être coordonnées : une seule expression de la vie mentale spontanée et instinctive des masses, et les principaux facteurs intérieurs qui s'opposent à l'assimilation. M. Ross, je le note, a tendance à s'emporter contre la mise en concurrence de l'école paroissiale avec l'école publique, en même temps qu'il déplore « que le dimanche, le norvégien est prêché dans plus d'églises en Amérique qu'en Norvège ».

Et l'inquiétude de M. Ross serait, je pense, plus justifiée si la religion, dans ces cas, ne faisait pas plus qu'elle ne le prétend. Car elle conserve l'aspect intérieur de la nationalité plutôt que la simple religion, et tend à devenir le centre d'exfoliation d'un type supérieur de personnalité parmi les paysans dans les termes naturels de leur propre *natio*. Cette *natio*, qui atteint la conscience d'abord en réaction contre l'Amérique, puis comme effet de la concurrence avec l'américanisation, prend des formes spirituelles autres que religieuses : l'école paroissiale, pour tenir tête à l'école publique, se sécularise tout en restant nationale. La *natio* est ce qui sous-tend la véhémence des « américains » et l'agitation spirituelle et politique des Américains. C'est le fait fondamental de la vie américaine d'aujourd'hui et, à la lumière de ce fait, le ressentiment de M. Wilson à l'égard de l'Américain « à trait d'union » est à la fois fondé et pathétique. Mais un trait d'union s'attache aussi, dans les choses de l'esprit, à l'Américain anglais « pur ». Sa maîtrise culturelle a tendance à être rétrospective plutôt que prospective. À l'heure actuelle, il n'y a pas d'esprit américain dominant. Notre esprit est inarticulé, ce n'est pas une voix, mais un chœur de plusieurs voix qui chantent chacune un air différent. Comment mettre de l'ordre dans cette cacophonie, voilà la question qui se pose à tous ceux qui se préoccupent de ce qui justifie à lui seul la richesse et le pouvoir, qui se

préoccupent de la justice, des arts, de la littérature, de la philosophie, de la science. Que faut-il que cette cacophonie devienne, que *doit* devenir cette cacophonie – un unisson ou une harmonie ?

Car décidément, l'ancienne Amérique, dont la Nouvelle-Angleterre était la voix et l'esprit, s'est éteinte sans que l'on puisse s'en souvenir. Les Américains sont encore les artistes et les penseurs du pays, mais ils travaillent chacun pour soi, sans vision ni idéaux communs. L'ancienne tradition est passée de l'état de vie à celui de souvenir, et la plus récente, dans la mesure où elle a une base anglo-saxonne, se maintient à côté de rivaux plus redoutables : l'expression sous la forme d'appropriations des héritages nationaux des diverses populations concentrées dans les différents États de l'Union, populations dont la conscience de soi nationale est peut-être le principal atout spirituel. Pensez aux Créoles du Sud et aux Canadiens français du Nord, qui s'accrochent au français depuis tant de générations et maintiennent, même faiblement, des contacts spirituels et sociaux avec la mère patrie ; aux Allemands, avec leur germanité (*Deutschthum*), leur *Mannerchore*, *Turnvereine* et *Schutzenfeste*<sup>10</sup> ; aux Juifs universellement séparés ; aux Irlandais intensément nationalistes ; aux Allemands de Pennsylvanie ; aux indomptables Polonais et aux Bohémiens plus indomptables encore ; aux trente mille Belges du Wisconsin, avec leur langue « belge », un mélange de wallon et de flamand qui s'est soudé en réaction à un environnement social étrange. Sauf dans des cas comme celui de la ville de Lead, dans le Dakota du Sud, les grands groupes ethniques de prolétaires, jetés les uns sur les autres dans un nouvel environnement, génèrent en leur sein les autres classes sociales que M. Ross manque si tristement à considérer : leurs commerçants, leurs médecins, leurs avocats, leurs journalistes, et leurs dirigeants nationaux et politiques, qui forment les liens entre eux et la grande société américaine. Ils développent leur propre littérature, ou prennent conscience de celle de la mère patrie. À mesure qu'ils deviennent plus prospères et « américanisés », qu'ils se libèrent du stigmate de « l'étranger », ils développent un respect de soi collectif : le « rital » se transforme en un fier Italien, le « polack » en un Slave intensément nationaliste. Ils

apprennent, ou se remémorent, l'héritage spirituel de leur nationalité. Leur abjection culturelle fait place à une fierté culturelle et les écoles publiques, les bibliothèques et les clubs sont assaillis de demandes de textes dans la langue et la littérature nationales.

Les Polonais fournissent un cas qui mérite que l'on s'y attarde. Le résumé qu'en fait M. Ross est aussi frappant que prémonitoire. Il y en a plus d'un million dans le pays, un peuple arriéré, prolifique, brutal, soumis à ses prêtres – une menace pour les institutions américaines. Pourtant, l'impulsion qui les mène en si grand nombre en Amérique n'est pas sans rappeler celle qui a porté les Pères pèlerins. Après les Juifs, que leurs frères traquent à mort dans leur maison polonaise, ils constituent le peuple le plus malheureux d'Europe, exploités à la fois par leurs propres classes supérieures et par le conquérant russe, et ils ont résisté à l'extinction en payant un prix élevé. Ils se sont accrochés à leur religion parce qu'elle était une marque de différence entre eux et leurs conquérants ; parce qu'ils aiment la liberté, ils ont fait de leur langue un élément littéraire important en Europe. Leur aspiration, impersonnelle, désintéressée, comme elle doit l'être en Amérique, à libérer la Pologne, à conserver l'esprit polonais, est ce qu'il y a de plus encourageant et de plus américain en eux – la seule chose qui les sépare réellement de la brutalisation qui vient avec la dégradation économique complète. En fait, cela les élève plus haut que tout ce que l'Amérique leur offre. La même chose est vraie pour les Bohémiens, 17 000 d'entre eux, ouvriers à Chicago, qui dépensent une partie de leur salaire pour maintenir des écoles de langue bohémienne et de libre-pensée ; la même chose est vraie pour de nombreux autres groupes.

On peut constater à quel point cela est vrai en comparant les quotidiens et les hebdomadaires vernaculaires avec la presse à scandale américaine qui est concoctée expressément pour les grandes masses américaines. Le contenu des premiers, si l'on exclut les nouvelles locales, est une masse d'informations politiques, sociales et scientifiques, souvent des traductions en langue vernaculaire d'écrits anglais standards, souvent des œuvres originales de grande qualité littéraire.

La seconde, lorsque les nouvelles en sont déduites, se compose de la page sportive et de la page éditoriale. L'une et l'autre se contentent de flatter plutôt que d'éveiller, de sorte qu'il n'est pas étonnant que le pâturage intellectuel et spirituel des grandes masses soit plutôt constitué par les journaux vernaculaires dans leur langue nationale. Avec eux, il y a aussi le théâtre vernaculaire et les mille et un autres phénomènes qui font une culture distincte, l'expression extérieure de cette communauté d'esprit fondamentale où les hommes sont vraiment « libres et égaux ». Ce phénomène, qui commence pour les masses paysannes muettes dans la langue et la religion, se manifeste dans les autres formes de vie et d'art et tend à rendre des groupes ethniques, plus ou moins grands, autonomes, autosuffisants et réagissant comme des unités spirituelles au résidu de l'Amérique.

Quel est le résultat culturel probable, dans ces conditions ? Certainement pas le *melting-pot*. Plutôt quelque chose qui est devenu de plus en plus distinct dans les changements survenus dans l'État et dans la vie urbaine au cours des deux dernières décennies, et qui est le plus articulé et le plus apparent parmi les peuples dont M. Ross fait le plus l'éloge – les Scandinaves, les Allemands, les Irlandais, les Juifs.

C'est dans la région où les Scandinaves sont les plus concentrés que le norvégien est prêché le dimanche dans plus d'églises qu'en Norvège. Cette région, c'est le Minnesota, qui n'est pas sans rappeler la Scandinavie par son climat et son caractère. Là-bas, si l'on en croit les journaux, la « langue étrangère » enseignée dans un nombre croissant de lycées est le scandinave. La Constitution de l'État ressemble à bien des égards à la célèbre Constitution norvégienne de 1813. La plus grande ville a été choisie comme « capitale spirituelle », si je puis dire, le siège de la « maison de la vie » scandinave, que la Société Scandinave d'Amérique aurait l'intention de construire comme un centre à partir duquel la culture et les idéaux scandinaves se répandront dans le pays.

Le voisin oriental du Minnesota est le Wisconsin, une région à grande concentration d'Allemands. Est-ce un simple accident

politique que la centralisation de l'autorité et du contrôle de l'État y ait été possible à un degré inconnu jusqu'ici dans ce pays ? Que l'organisation socialiste est la plus puissante du pays, capable dans des conditions normales d'élire le maire d'une grande ville et un membre du Congrès, et qu'elle n'a été écartée du pouvoir qu'en raison de la coalition d'autres partis ? Que l'allemand est la « langue étrangère » prédominante dans les écoles publiques et à l'université ? Ou que le parfum du *Deutschthum* imprègne la vie de l'État tout entier ? Les premiers immigrants allemands en Amérique avaient une forte conscience de groupe. Ils ont apporté avec eux une tradition culturelle et une aspiration politique. Ils voulaient fonder un État. Si un État doit être considéré comme un mode de vie de l'esprit, ils ont réussi. Leur langue est la langue « étrangère » prédominante dans tout le Middle West. Son enseignement est exigé par la loi en de nombreux endroits, dans le sud de l'Ohio et à Indianapolis, par exemple. Leurs institutions nationales, jusqu'à leur cuisine, sont aussi répandues qu'elles peuvent l'être. Ils sont organisés en une grande société nationale, l'Alliance germano-américaine, qui se consacre à l'avancement de la culture et des idéaux allemands. Ils encouragent et rendent possible un contact étroit et plus intime avec la patrie de leurs pères. Ils financent des musées germaniques, encouragent et proposent des échanges de professeurs, érigent des monuments à la gloire des héros allemands et diffusent des traductions des classiques allemands. Et il y a, bien sûr, la très excellente presse vernaculaire allemande, le théâtre allemand, le club allemand, l'organisation de la vie allemande.

Il en va de même pour les Irlandais, qui vivent en force dans le Massachusetts et à New York. Quand ils ont commencé à venir dans ce pays, ils étaient beaucoup moins bien lotis et beaucoup plus passionnément conscients d'eux-mêmes que les Allemands. Pour nombre d'entre eux, l'Amérique n'était et n'est restée qu'une base arrière d'où ils pouvaient comploter pour la liberté de l'Irlande. Pour la plupart, c'était une occasion d'échapper à l'exploitation et à la famine. Le chemin qu'ils ont parcouru, ils l'ont parcouru contre les préjugés raciaux et religieux : au cours de ce processus, ils ont perdu beaucoup de ce qui

était attirant, mais aussi beaucoup de ce qui était désagréable. Mais l'américanisation a aussi apporté à la masse d'entre eux un respect spirituel de soi, et leur prospérité croissante, tant ici qu'en Irlande, est à l'origine des phases plus intériorisées du nationalisme irlandais – le mouvement gaélique, le théâtre irlandais, l'Irish Art Society. J'omets de considérer des corps organisés tels que l'Ancien Ordre des Hiberniens<sup>11</sup>. Tous ces mouvements indiquent la conversion du nationalisme négatif de la haine de l'Angleterre en un nationalisme positif de l'amour et du développement des valeurs culturelles de l'esprit celtique. Une phase significative de ce mouvement est le vote de l'enseignement de l'histoire irlandaise dans le programme des écoles secondaires de Boston. En résumé, une fois que le corps irlandais a été nourri et édifié, l'esprit irlandais a exigé et généré sa propre forme particulière de réalisation de soi et de satisfaction.

Et, enfin, les Juifs. Leur attitude à l'égard de l'Amérique est fondamentalement différente de celle des autres nationalités immigrantes. Ils ne viennent pas aux États-Unis à partir de terres véritablement natales, de terres de leur propre *natio* et culture. Ils viennent de terres de séjour, où ils ont été traités pendant des siècles comme des étrangers, tout au plus comme des demi-citoyens, soumis à des handicaps et à des persécutions. Ils ne viennent pas avec des aspirations politiques qui menacent la paix d'autres États, comme le font les Irlandais, les Polonais, les Bohémiens. Ils viennent avec l'intention d'être complètement incorporés dans l'organisme politique de l'État. Eux seuls, comme le note M. H. G. Wells, parmi tous les peuples d'immigrants, ont fait des efforts spontanés, conscients et organisés pour se préparer, eux et leurs frères, aux responsabilités de la citoyenneté américaine. Il n'y a guère de municipalité importante dans le pays, où vivent des Juifs, qui n'ait son Institut hébraïque, ou son Alliance éducative, ou son Association hébraïque pour les jeunes gens, ou sa Maison communautaire, spécialement consacrés à cette tâche. Selon les tableaux de M. Ross, ce sont eux qui affichent le pourcentage le plus élevé de naturalisation, et il concède qu'ils ont bénéficié de cette politique. Pourtant, de tous les peuples conscients d'eux-mêmes, ils sont le plus

conscient. De tous les immigrants, ce sont eux qui ont la plus ancienne tradition civilisée, qui sont habitués depuis le plus longtemps à vivre sous la loi et qui, dès le début, sont les plus désireux et les plus efficaces pour éliminer les différences extérieures qui se font jour entre eux et leur environnement social. Même leur religion est souple et adaptable, contrairement à celle des secteurs chrétiens, car le changement n'implique pas de changement de doctrine, mais seulement de mode de vie.

Pourtant, une fois que le loup est chassé de la maison et que l'immigrant juif prend sa place dans notre société en tant qu'homme libre et Américain, il tend à devenir encore plus Juif. L'unité culturelle de sa race, de son histoire et de son héritage ne fait que se poursuivre par la nouvelle vie dans les nouvelles conditions. M. H. G. Wells appelle le quartier juif de New York une ville dans la ville, et avec plus de justice que les autres quartiers parce que, bien qu'il soit beaucoup plus en harmonie avec [une certaine idée de] l'américanité que les autres quartiers, il est aussi beaucoup plus autonome dans son esprit et beaucoup plus conscient de sa propre culture. Il a ses sectaires, ses radicaux, ses artistes, ses littéraires ; sa presse, sa littérature, son théâtre, son yiddish et son hébreu, ses collègues talmudiques et ses écoles hébraïques, ses œuvres de charité et ses vanités, et son organisation de coordination, la Kehilla, tous plus ou moins dupliqués partout où les Juifs se rassemblent en masse. Ici, il ne s'agit pas seulement de la religion, mais de l'ensemble du monde de la pensée radicale, qui porte la langue maternelle et la langue paternelle, avec tout ce qu'elles impliquent. Contrairement aux écoles paroissiales, leurs écoles séparées, en ceci qu'elles sont nationales, ne supplantent pas les écoles publiques, elles les complètent. L'ardeur des Juifs pour les études pures est notoire. Et, encore une fois, comme ce fut le cas pour les Scandinaves, les Allemands, les Irlandais, la démocratie appliquée à l'éducation a donné aux Juifs leur volonté que l'hébreu soit coordonné avec le français et l'allemand dans l'examen d'admission. À l'échelle nationale, on trouve l'American Jewish Committee, la Jewish Historical Society, la Jewish Publication Society<sup>12</sup>. Au niveau

régional, il y a l'Association of Jewish Farmers, avec leur organisation coopérative pour l'agriculture et l'éducation agricole. En somme, le plus ardemment américain des groupes d'immigrants est aussi le plus autonome et le plus conscient de lui-même sur le plan spirituel et culturel.

## VI.

Les immigrants semblent passer par quatre phases au cours de leur américanisation. Dans la première phase, ils manifestent une ardeur économique, l'avidité de ceux qui ne mangent pas à leur faim. Les différences extérieures étant un handicap dans la lutte économique, ils « s'assimilent », cherchant ainsi à faciliter l'atteinte de l'indépendance économique. Lorsque le niveau prolétarien de cette indépendance est atteint, le processus d'assimilation se ralentit et tend à s'arrêter. Le groupe immigré est encore un groupe national, modifié, parfois amélioré, par les influences du milieu, mais aussi une unité spirituelle solitaire, qui cherche à se frayer son propre chemin sur le plan social. Cette quête fait apparaître des distinctions de groupe permanentes, et l'immigrant, comme l'Américain anglo-saxon, est renvoyé à lui-même et à ses ancêtres. Commence alors un processus de dissimilation. Les arts, la vie et les idéaux de la nationalité deviennent centraux et primordiaux ; les différences ethniques et nationales passent du statut de désavantages à celui de distinctions. Pendant tout ce temps, l'immigrant a utilisé la langue anglaise et s'est comporté comme un Américain en matière économique et politique, et il continue à le faire. Les institutions de la République sont devenues la cause libératrice et l'arrière-plan de la montée de la conscience culturelle et de l'autonomie sociale de l'immigré irlandais, allemand, scandinave, juif, polonais ou bohémien. Dans l'ensemble, l'américanisation n'a pas réprimé la nationalité. L'américanisation a libéré la nationalité.

Ainsi, ce qui trouble M. Ross et tant d'autres Américains anglo-saxons, ce n'est pas vraiment l'inégalité ; ce qui les trouble, c'est la *différence*. Pour eux, seules les choses qui se ressemblent concrètement

et non pas abstraitement, et seuls les hommes qui se ressemblent en origine et en esprit et non pas abstraitement, peuvent être vraiment « égaux » et maintenir cette unanimité intérieure d'action et de perspectives qui font une vie nationale. Les auteurs de la Déclaration d'indépendance et de la Constitution n'ont pas été confrontés au fait concret et pratique de la dissemblance ethnique parmi les Blancs du pays. Leurs descendants y sont confrontés. Son existence, son acceptation et son développement sont l'une des conséquences inévitables du principe démocratique sur lequel repose notre théorie du gouvernement, et le résultat, à l'heure actuelle, est très désagréable à de nombreux dignitaires. Le démocratisme et le principe fédéral ont travaillé de concert avec la cupidité économique et le snobisme ethnique pour peupler le pays de toutes les nationalités d'Europe et pour transformer la nation américaine primitive en l'État américain actuel. En effet, nous sommes en train de devenir un véritable État fédéral, un État tel que les hommes l'espèrent à l'issue de la guerre européenne, une grande république constituée d'une fédération ou d'un *commonwealth* de nationalités.

Étant donné, dans l'ordre économique, le principe du laisser-faire appliqué à une société capitaliste, en contraste avec les systèmes manoriaux et de guilde du passé et avec les utopies socialistes de l'avenir, les conséquences économiques sont les mêmes, que ce soit en Amérique, pleine de toute l'Europe, ou en Grande-Bretagne, pleine d'Anglais, d'Écossais et de Gallois. Étant donné, dans l'ordre politique, le principe selon lequel tous les hommes sont égaux et que chacun, par conséquent, du moins en droit, doit avoir la possibilité de tirer le meilleur parti de lui-même, le contrôle de l'appareil gouvernemental par la ploutocratie est inévitable. Le laisser-faire et les ressources naturelles d'une abondance sans précédent ont tourné l'esprit de l'État vers la seule richesse, et dans la hâte d'accumuler la richesse, les considérations de qualité humaine ont été négligées et oubliées, l'action du gouvernement a été corrective plutôt que constructive, et le « paysanisme » de M. Ross, c'est-à-dire la croissance d'une classe industrielle

expropriée et dégradée, dépendant de l'usine plutôt que de la terre, s'est développé rapidement.

Les problèmes que ces conditions soulèvent sont importants, mais pas de première importance. Bien qu'ils aient occupé l'esprit de tous nos théoriciens politiques, ce sont des problèmes de moyens, d'instruments, et non de fins. Ils concernent les conditions de vie, non *le type de vie*, et il semble qu'il y ait eu une hypothèse générale selon laquelle un seul type de vie humaine est possible en Amérique. Mais la même démocratie qui sous-tend les maux de l'ordre économique sous-tend aussi les maux – et la promesse – de l'ordre au plan ethnique. Parce qu'aucun individu n'est jamais simplement un individu, l'autonomie politique de l'individu a signifié et en vient à réaliser dans ces États-Unis l'autonomie spirituelle du groupe. Ce processus est encore loin d'être achevé. Nous sommes, en fait, à la croisée des chemins. Une véritable alternative sociale se présente à nous, dont nous pouvons réaliser l'une ou l'autre option si nous le voulons. Dans la construction sociale, la volonté est le père du fait, car le fait n'est rien d'autre que la concorde ou le conflit des volontés. Que voulons-nous faire des États-Unis – un unisson, chantant le vieux thème anglo-saxon « America », l'Amérique de l'école de la Nouvelle-Angleterre, ou une harmonie, dans laquelle ce thème sera peut-être dominant, mais où il ne sera qu'un parmi d'autres, et non le seul ?

L'esprit revient impuissant aux tentatives historiques d'unisson en Europe – l'échec héroïque des pan-hellénistes, des Romains, la désintégration et la diversification de l'Église chrétienne, pour un temps l'unisson le plus réussi de l'histoire ; les échecs actuels de l'Allemagne et de la Russie. Ici, cependant, toute la situation sociale est favorable, comme elle ne l'a jamais été à aucun moment ailleurs – tout est favorable sauf la loi fondamentale de l'Amérique elle-même, et l'esprit des institutions américaines. Réaliser l'unisson – c'est possible – reviendrait à les violer. Car la fin détermine les moyens, et cette fin n'impliquerait pas d'autres moyens que ceux utilisés par l'Allemagne en Pologne, en Schleswig-Holstein et en Alsace-Lorraine ; par la Russie

dans le Pale, en Pologne, en Finlande. Fondamentalement, cela exigerait la nationalisation complète de l'éducation, l'abolition de toute forme d'école paroissiale et privée, l'abolition de l'enseignement dans d'autres langues que l'anglais, et la focalisation de l'enseignement de l'histoire et de la littérature sur la tradition anglaise. Les autres institutions de la société nécessiteraient un traitement analogue à celui administré par l'Allemagne à ses acquisitions européennes. Et tout cela, même si l'on ne rencontrait aucune résistance, ne garantirait pas complètement la survie de l'ancienne conception de l'américanité en tant qu'unisson. Car le programme serait appliqué à divers types ethniques, et la reconstruction, même avec la meilleure volonté, à laquelle ils pourraient spontanément soumettre la tradition l'éloignerait plus que probablement de sa version originale. Elle en est déjà loin.

L'idée que le programme pourrait être réalisé par un métissage radical et même forcé, par la création du *melting-pot* par le moyen de la loi, et donc le développement de la nouvelle « race américaine », est, comme le souligne M. Ross, aussi mystiquement optimiste qu'ignorante. Dans les temps historiques, pour autant que nous le sachions, aucun nouveau type ethnique n'a vu le jour, et ce que nous savons de la reproduction ne nous donne aucune assurance de la disparition des anciens types en faveur des nouveaux, mais seulement de l'ajout d'un nouveau type, s'il réussit à survivre, aux anciens déjà existants. Biologiquement, la vie ne s'unifie pas ; biologiquement, la vie se diversifie ; et c'est pure ignorance que d'appliquer des analogies sociales aux processus biologiques. En tout cas, nous savons quelles sont les qualités et les capacités des types existants ; nous savons comment, par l'éducation, faire quelque chose pour réprimer ce qui est mauvais en eux et conserver ce qui est bon. La « race américaine » est une chose totalement inconnue ; présumer qu'elle sera meilleure parce que (si l'on veut persister dans l'illusion qu'elle s'annonce) elle sera plus tardive, revient à imaginer que, parce que contemporaine, la Russie est meilleure que la Grèce antique. Il n'y a plus rien à dire à la pieuse bêtise qui identifie la récence à la valeur. L'unisson à accomplir ne peut être un unisson de types ethniques. Il doit s'agir, pour autant

qu'il puisse exister, d'une union d'intérêts sociaux et historiques, établie par la suppression totale de la mémoire ancestrale de nos populations, l'utilisation forcée et exclusive de la langue anglaise et de l'histoire anglaise et américaine dans les écoles et dans la vie quotidienne.

La réalisation de l'autre alternative, l'harmonie, nécessite également une action publique concertée. Mais cette action ne ferait pas violence à notre loi fondamentale et à l'esprit de nos institutions, ni aux qualités des hommes. Elle chercherait simplement à éliminer le gaspillage et la bêtise de notre organisation sociale, en libérant et en renforçant les forces vives déjà à l'œuvre. En commençant par nos groupes ethniques et culturels existants, elle chercherait à fournir les conditions dans lesquelles chacun peut atteindre la perfection qui est propre à son genre. La mise en place de telles conditions est l'intention première de notre loi fondamentale et la fonction de nos institutions. Et les diverses nationalités qui composent notre Commonwealth doivent tout d'abord apprendre ce fait, qui est peut-être, pour la plupart des esprits, le contenu idéal le plus remarquable de l'« américanité » – à savoir que la démocratie signifie la réalisation de soi par l'auto-détermination, l'autogouvernement, et que l'un est impossible sans l'autre. Pour l'application de ce principe, qui se réalise dans un harmonique de sociétés, il y a aussi des analogies européennes. J'omets l'Autriche et la Turquie, car l'union des nationalités y est fondée plutôt sur une force insuffisante que sur le consentement, et la forme de leur organisation est étrangère à la nôtre. Je pense au Royaume-Uni et à la Suisse. Le Royaume-Uni est composé de quatre nationalités – les Anglais, les Gallois, les Écossais et les Irlandais (si l'on considère l'Empire, il y en a beaucoup plus), et bien que l'histoire anglaise ne soit pas exempte de tentatives d'unisson, la politique intérieure et la politique impériale ont, depuis la guerre des Boers, été réalisées de plus en plus grâce à la coopération volontaire et autonome des nationalités qui la composent. La Suisse est un État à trois nationalités, une république comme les États-Unis, gouvernée de manière beaucoup plus démocratique, concentrée sur un territoire dont la taille n'est pas très différente, je suppose, de celle de la ville de New York, et dont la population totale

n'en est pas très éloignée non plus. Pourtant, la Suisse a les citoyens les plus loyaux d'Europe. Leur langue, leurs traditions littéraires et spirituelles sont d'un côté l'allemand, d'un autre l'italien, d'un troisième le français. Et en termes d'organisation sociale, de prospérité économique, d'éducation publique, de niveau général de culture, la Suisse est la démocratie la plus couronnée de succès au monde. Elle préserve et encourage l'individualité.

La raison réside, je pense, dans le fait qu'en terre helvétique, la conception des « droits naturels » opère, consciemment ou inconsciemment, comme une généralisation des données inaltérables de la nature humaine. Ce qui est inaliénable dans la vie de l'homme, c'est sa qualité positive intrinsèque – son héritage psychophysique. Les hommes peuvent changer plus ou moins leurs vêtements, leur politique, leurs femmes, leurs religions, leurs philosophies, mais ils ne peuvent pas changer leurs grands-pères. Cela impliquerait qu'ils cessent d'être Juifs, Polonais ou Anglo-Saxons. Le moi qui est inaliénable en eux, et pour la réalisation duquel ils ont besoin de la liberté « inaliénable », est déterminé ancestralement, et le bonheur qu'ils poursuivent a sa forme impliquée dans la dotation ancestrale. C'est ce que suppose, en réalité, la démocratie dans son opération. Il y a des capacités humaines que l'État a pour fonction de libérer et de protéger; et l'échec de l'État en tant que gouvernement signifie son abolition. Le gouvernement, l'État, dans la conception démocratique, n'est qu'un instrument, pas une fin. Qu'il soit souvent un instrument abusif, qu'il soit souvent accaparé par les puissances prédatrices, qu'il commette des erreurs fréquentes et ne considère que des fins secondaires, des besoins de surface, qui varient d'un moment à l'autre, est, bien sûr, évident; d'où notre chaos social et politique. Mais c'est un instrument qui s'adapte avec souplesse à l'évolution de la vie, de l'opinion et des besoins, comme en témoignent toute notre organisation électorale et notre système de partis. Et à mesure que l'intelligence et la sagesse l'emportent sur la « politique » et les intérêts particuliers, à mesure que la pression constante et continue des qualités et des objectifs inaliénables des groupes humains domine de plus en plus la confusion de

notre vie commune, les contours d'une grande République possible et vraiment démocratique deviennent discernables.

Sa forme est celle de la république fédérale; sa substance est une démocratie de nationalités, coopérant volontairement et de façon autonome dans l'entreprise d'auto-réalisation par le perfectionnement des hommes selon leur type. La langue commune de la richesse commune, la langue de sa grande tradition politique, est l'anglais, mais chaque nationalité exprime sa vie émotionnelle et volontaire dans sa propre langue, dans ses propres et inévitables formes esthétiques et intellectuelles. La vie commune du Commonwealth est politico-économique, et sert de fondation et d'arrière-plan à la réalisation de l'individualité distinctive de chaque nation qui le compose. Ainsi, la « civilisation américaine » peut en venir à signifier la perfection des harmonies coopératives de la « civilisation européenne », le gaspillage, la misère et la détresse de l'Europe ayant été éliminés – une multiplicité dans une unité, une orchestration de l'humanité. Comme dans un orchestre, chaque type d'instrument a son timbre et sa tonalité spécifiques, fondés dans sa substance et sa forme; tout comme chaque type a son thème et sa mélodie appropriés dans le tout de la symphonie, dans la société chaque groupe ethnique est l'instrument naturel, son esprit et sa culture sont son thème et sa mélodie. Et l'harmonie et les dissonances et les discordances de tous ces groupes font la symphonie de la civilisation, avec néanmoins cette différence notable: une symphonie musicale est écrite avant d'être interprétée, tandis que l'interprétation est l'écriture dans la symphonie de la civilisation. Ce faisant, en ses progressions, il n'y a alors rien d'aussi fixe et d'inévitable qu'en musique; dans les limites fixées par la nature, elles peuvent varier à volonté, et la gamme et la variété des harmonies peuvent devenir plus larges, plus riches et plus belles.

Mais la question qui se pose est la suivante : les classes dominantes en Amérique veulent-elles d'une telle société ?

## NOTES

1 [NdE. : Horace Kallen, 1915, «Democracy *versus* the Melting-Pot: A Study of American Nationality», *The Nation*, 25 février (traduction de l'anglais au français par Joan Stavo-Debaugé, qui remercie Camille Ferey pour sa relecture).]

2 [NdT. : publié en 1914 par l'éditeur new-yorkais Century Company, le livre de Edward Ross s'intitule *The Old World in the New: The Significance of Past and Present Immigration to the American People*. Ross était sociologue et économiste à l'Université du Wisconsin, où Kallen avait lui-même été en poste. Bien que considéré comme « progressiste » à certains égards, Ross développait dans ce livre une conception non seulement raciale, mais aussi nettement raciste de l'américanité.]

3 [NdT. : Arthur Dimmesdale est le personnage principal du roman *La Lettre écarlate* de Nathaniel Hawthorne (1850). Silas Lapham est le personnage principal du roman *The Rise of Silas Lapham* écrit par William Dean Howells (1885). Huck(leberry) Finn est le personnage des célèbres *Aventures* de Mark Twain (1884). «The Luck of Roaring Camp» est une nouvelle de Bret Harte parue en 1868, qui narre l'histoire d'un enfant orphelin qui grandit parmi les chercheurs d'une mine d'or en Californie.]

4 [NdT. : Kallen oppose ici le Dieu de Jonathan Edwards (1703-1758), pasteur et théologien puritain, qui

contribua beaucoup au premier «Grand réveil», à l'*Oversoul* de Ralph Waldo Emerson (1803-1882), figure du transcendentalisme américain. Mary Baker Eddy (1821-1910) est la fondatrice du mouvement religieux chrétien hétérodoxe de la Science Chrétienne (à travers l'église The Church of Christ, Scientist).]

5 [NdT. : l'Industrial Workers of the World (IWW) – les Travailleurs Industriels du Monde – dont les membres sont surnommés *Wobblies*, est un syndicat international fondé à Chicago en 1905. Il était impliqué dans toutes les grandes grèves agricoles, textiles et minières de l'époque : la grève du textile de Lawrence (1912), la grève de la soie de Paterson (1913) ou l'Émeute de Wheatland Hop, le 3 août 1913.]

6 [NdT. : il s'agit de la guerre du charbon du Colorado (Colorado Coalfield War) entre mineurs, Garde nationale et troupes fédérales, qui a duré de septembre 1913 à décembre 1914 (nombre de morts estimé : entre 69 et 200).]

7 [NdT. : la phrase dans la version originale est la suivante : « Thus, in the industrial and congested towns of the United States, where there are real and large contacts between immigrant nationalities, the first effect appears to be an intensification of spiritual dissimilarities, always to the disadvantage of the dissimilarities. »]

**8** [NdT. : on notera que l'appartenance à ces associations patriotiques est fondée sur un lien lignager direct avec des personnes ayant pris part aux événements qu'elles célèbrent.]

**9** [NdT. : « paysanisme (*peasantism*) », doctrine selon laquelle le pouvoir devrait être exercé par la classe des paysans.]

**10** [NdT. : il s'agit d'associations allemandes : les chœurs d'hommes, les clubs de gymnastique et les fêtes patronales.]

**11** [NdT. : l'Ancien Ordre des Hiberniens (Ancient Order of Hibernians) est une association catholique irlandaise, fondée à New York en 1836 par des immigrants d'origine irlandaise.]

**12** [NdT. : Le Comité juif américain (American Jewish Committee) a été fondé en 1906 à New York. Non content de lutter contre les discriminations dont les Juifs faisaient l'objet, il a pris une part importante à la lutte pour les droits civiques des Africains-Américains. Établie en 1892, la Société historique juive américaine (American Jewish Historical Society) s'est donnée pour mission de mettre en valeur le patrimoine culturel des Juifs américains, constituant pour cela un important fonds d'archives sur l'histoire et les productions culturelles des Juifs américains. La Société des publications juives (Jewish Publication Society) a été fondée en 1888 à Philadelphie et s'est spécialisée dans la publication de textes juifs et dans la traduction anglaise de textes hébreux. Toutes ces associations existent encore.]